Gérard Berréby, Paris, 2025 © Nicolas Comment

LA VIE S'ÉCOULE

ENTRETIEN AVEC GÉRARD BERRÉBY

Par Nicolas Comment

Combien de fois suis-je passé rue Charlemagne, au niveau du n°16, sans jamais regarder ni soupçonner que derrière ces portes, à droite du restaurant Chez Mademoiselle, se cache une cour pavée – presque un cloître – où se trouvent installées depuis plus de trente ans les éditions Allia ? Passé le porche, on aperçoit au fond une coursive vitrée en rez-de-chaussée ; havre de paix et de travail sous le lierre montant. Allia[1] donc, avec, à sa tête, un des éditeurs parisiens les plus aventureux, c'est-à-dire un des plus libres, des moins corrompus : Gérard Berréby. Hors les imposants « pavés » sur la musique populaire et savante qu'il a lancés dans sa collection « Rock, soul, reggae et autres musiques », Gérard Berréby impressionne par la somme considérable de témoignages et documents qu'il a su réunir dans sa désormais mythique collection « La nouvelle révolte des artistes : autour de l'Internationale situationniste ». Mémoire de l'avant-garde, débutée en 1985, avec les « Documents relatifs à la fondation de l'Internationale situationniste », et qu'un nouvel opus – *L'Art d'en sortir* de Gérard Berréby et Marc'O – complète. Ce matin, à l'ombre du grand arbre qui s'épanouit et verdoie derrière la baie vitrée de son bureau, je suis venu le rencontrer pour en parler.

N. C. : À cet ensemble d'entretiens passionnants que vous avez mené pour tenter de cerner le personnage de Marc'O dans *L'Art d'en sortir*, il semblerait qu'il manque le témoignage d'une personne dont on entend pourtant beaucoup parler dans le livre, c'est Jean-Jacques Schuhl…

G. B. : Je me suis entretenu avec J.-J. S. au moins à trois reprises : nous avons fait un entretien que j'ai transcrit et qui devait être dans le livre, mais que Schuhl souhaitait corriger, revoir – pour en faire, je ne sais… une œuvre unique ? Mais, finalement, il a préféré qu'on ne le publie pas en cet état. Les rencontres étaient fort agréables et fort sympathiques au demeurant, mais J.-J. S. pensait qu'il pouvait faire autre chose de mieux et qu'il ne rendait pas vraiment service à Marc'O en publiant tel quel l'entretien… Il voulait tout refaire tout le temps.

N. C. : Il est très présent dans les autres entretiens…

G. B. : Oui, notamment dans celui avec Jean-Noël Picq que je considère comme le « meilleur » des entretiens de ce livre.

N. C. : À ce propos, pensez-vous, comme le disait Jean Eustache à Jean-Noël Picq, que Marc'O aura vécu – et continue de vivre – *sur* ou grâce à une sorte de « pouvoir occulte » ?

G. B. : Je dirais oui. Mais quand on parle de « pouvoir occulte », je dirais plutôt que c'est un pouvoir qu'il s'est arrogé ou qui lui a été donné. Comme on pourrait le dire de quelqu'un *qu'il a été touché par la lumière* et a réussi à transcender cela. Car il y a bien des cas où les gens sont amenés à faire des choses qu'ils ne font pas. Et puis, il y en a d'autres, à côté, qui présentent le même profil, mais qui, eux, FONT. Pourquoi et… pourquoi pas ? C'est aussi lié à l'époque. Catherine Millot le dit très bien dans l'entretien que j'ai fait avec elle : « On faisait les choses et on ne se posait pas de question… » Ils étaient portés par une force, une énergie, une conviction qui fait que, comme un seul homme, ils se levaient et faisaient les choses. Et si on fait une comparaison avec notre époque contemporaine, aujourd'hui, la première des choses que l'on entend quand des gens ont des projets est : « Il faut que je trouve de l'argent, j'ai pas de budget, etc. » Et cela rend impossible un certain nombre de choses… Mais il n'y a pas d'excuse. Il y avait d'autres problèmes dans les époques passées, mais les gens parvenaient à faire quand même. Il y a de nos jours un triomphe de la Domination. Et la Domination est parvenue à convaincre les individus porteurs de projets que ce n'était pas possible. Ils sont paralysés.

1 — Allia tire son nom d'une revue surréaliste belge dirigée par Marcel Mariën, *Les Lèvres nues* (1953-1975) : « Sur une de ses couvertures, il y a la statue de la Liberté qui tire une chasse d'eau. Et l'image m'avait beaucoup plu. Et quand j'ai découvert qu'il y avait des toilettes Allia, je me suis dit, allons-y ! Et puis c'était une façon de me moquer par avance de ce que j'allais faire. C'est-à-dire qu'on tire la chasse d'eau, on évacue. » Gérard Berréby, in « Entretien avec Gérard Berréby, fondateur des éditions Allia », par Julien Barret, site autour-de-paris.com, novembre 2024.

N. C. : L'Impossible bataillien…

G. B. : Or, quand Marc'O lance sa revue *Ion*, il n'a pas un rond, quand il produit le film d'Isou, il n'a pas un sou en poche !

N. C. : Mais il fédère et trouve l'argent facilement : Robert Mitterrand l'aide à financer le *Traité de bave et d'éternité* d'Isidore Isou (1951), que Jean Cocteau soutient ensuite au Festival de Cannes ; plus tard ce sera Maurice Girodias[2] qui l'accueille et lui offre le couvert à La Grande Séverine, au moment des pièces *Play Girls*, *Les Idoles*…

G. B. : C'est un don de Dieu en quelque sorte. Sans être aucunement calculateur, il réussit le tour de force d'être toujours présent là et au moment où il se passe quelque chose ou bien – encore mieux ! – là où il va se passer quelque chose… C'est le cinquième livre d'entretiens que je publie : les livres précédents fonctionnaient dans un système référentiel fermé. Avec des *oukases*, des exclusions, etc. Mais avec Marc'O on rentre dans une liberté d'approche totale… Il sort de la résistance, arrive à Paris et rencontre les lettristes, les situationnistes, il rencontre André Breton, Jean Wahl, Jean Cocteau. Et puis, ensuite, il invente de toutes pièces des acteurs : comme Bulle Ogier qui n'avait jamais désiré être actrice. C'est Marc'O qui l'a poussée… En lui disant : « Laisse ta chaise et viens avec nous sur scène… » Cette liberté de mélanger Cocteau et Breton – alors que c'était la guerre ouverte entre eux ! – ou – n'en parlons même pas ! – les situationnistes avec la Nouvelle Vague… Marc'O apporte et prend des éléments partout. Et par rapport à mon propre itinéraire, il y avait une réjouissance à travailler de la sorte.

N. C. : Ce livre complète et poursuit une somme que vous constituez autour de l'Internationale situationniste ?

G. B. : J'ouvre une parenthèse : ce qui m'a le plus intéressé dans ce projet un peu « monstrueux » de livre sur Marc'O : cette espèce de mosaïque où – comme vous l'aurez remarqué – les documents, les images, les notes, les citations, les entretiens se répondent… C'est que c'est une Thèse, mais une thèse que nous n'avons pas voulu faire… Nous donnons les éléments, mais ne sommes pas là pour donner des points de vue à travers les lunettes d'un tel ou d'un tel… C'est au lecteur de faire sa propre thèse. Je trouve que c'est une construction inédite et originale, pas courante dans les livres. L'Internationale situationniste y est très présente, mais il s'agit aussi d'une époque. Si les situationnistes ont marqué le plus cette époque, n'oublions pas que quelqu'un comme Georges Perec, par exemple, a exactement les mêmes lectures et références cinématographiques qu'un Guy Debord au même moment. Pourtant, il n'y a aucun lien entre eux…

N. C. : Tout de même, vous semblez avoir été extrêmement marqué par Guy Debord. Les éditions Allia ne poursuivent-elles pas, d'une certaine façon, l'effort des éditions Champ Libre de Gérard Lebovici ?

G. B. : Au départ, oui. Mais quand les éditions Allia ont été créées – il y a maintenant 43 ans, et qui sont toujours restées indépendantes d'un point de vue éditorial – on a pu voir quelques connexions entre les éditions Champ Libre et le début des éditions Allia. J'avais senti que les gens pensaient qu'on refaisait un peu l'histoire du voisin, en quelque chose… Mais rapidement la maison a gagné son autonomie éditoriale et d'autres champs d'intervention se sont ouverts. Sachant que je ne pouvais tenir de discours public tant que je n'avais pas FAIT, j'ai laissé parler…

N.C. : Vous avez connu Guy Debord personnellement ?

G. B. : Non, mais beaucoup de gens autour de lui…

N. C. : Telle Michèle Bernstein, son ancienne compagne, dont vous avez publié les récits.

G. B. : Oui, c'est une très bonne amie à moi…

N.C. : Avez-vous fréquenté l'American Center lorsque Marc'O le dirigeait ? Avez-vous assisté à ses pièces ? *Les Bargasses* (1965), *Les Idoles* (1966), etc. ?

G. B. : Non, mais j'ai senti qu'il fallait « désacraliser » Marc'O. Il fallait qu'un œil autre, étranger, regarde la situation. Je prenais des notes, j'écoutais tout le monde, mais c'était moi qui faisais le livre. Je cherchais à projeter Marc'O dans notre présent actuel, à travers ma connaissance de son passé et de la réalisation de son œuvre (écrits, cinéma, théâtre, etc.), couplée aux témoignages des gens qui l'ont connu. Car il y a aussi des éléments contradictoires… Dans le livre on montre que lorsque quelqu'un dit une chose, quelqu'un d'autre en dit une autre… Je voulais éviter le « tombeau ». Je voulais faire un livre vivant qui transmette au présent Marc'O. Un être très attachant : à part une ou deux personnes ayant eu un différend avec lui - et que je n'ai pas rencontrées – tout le monde garde un bon souvenir de lui. Tout le monde l'aimait.

N. C. : Vous utilisez le passé, mais Marc'O vit encore.

G. B. : Oui, il vit encore… Il vient d'avoir 98 ans !

N. C. : Je me souviens être allé le visiter dans sa petite chambre, rue au Maire, il y a quelques années…[3]

2 — Maurice Girodias est l'éditeur du *Festin nu* de William Burroughs, *Lolita* de Nabokov, *Tropique du Cancer* et *Tropique du Capricorne* de Henry Miller…

3 — c.f. « Chronique du Temps qui passe : Marc'O » , par Nicolas Comment, *Novo* n°56 (octobre-novembre 2019)

G. B. : Il n'y est plus depuis un an, et réside désormais dans un EHPAD, où je suis allé le voir, il y a peu de temps.

N. C. : Dans le petit café, en bas de chez lui, je me souviens que Marc'O parlait essentiellement de la jeunesse ! Il faisait nuit quand j'en suis ressorti…

G. B. : Le livre que vous avez lu ouvre beaucoup de pistes : il y a six ou sept parties dont on pourrait faire un livre entier, en approfondissant. Que la relève maintenant soit prise par d'autres gens, qui compléteront… Approfondir par exemple ce qu'il a fait d'abord au théâtre puis ensuite au cinéma dans le film *Les Idoles* – qui était devenu un film culte dans la notion de « fétichisation spectaculaire » de l'acteur, etc. – et qui, en fait, annonçait *La Société du spectacle*.

N. C. : Ce film est une critique du « show-business », des « yéyé ». D'ailleurs, à ce propos, Marc'O m'a dit qu'il avait un différend avec Guy Debord… Car, pour lui, Debord n'aurait pas dû nommer son livre *La Société du spectacle* mais *La Société du « show-business »*…

G. B. : Certes, mais c'est justement un point où je suis en désaccord avec Marc'O. C'est un point de détail et qui ne résiste pas à l'analyse…

N. C. : Son théâtre n'est-il pas quelque part un art de situation ?

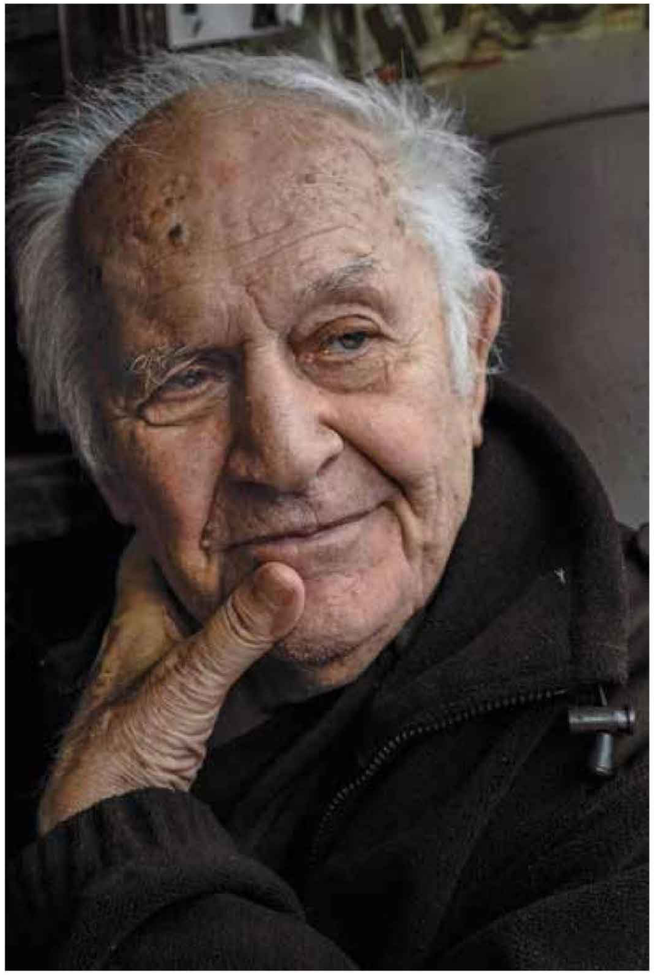
G. B. : Complètement. Car Marc'O ne demandait pas aux acteurs de jouer un rôle ni de réciter un texte appris par cœur. Il leur demandait de raconter en l'interprétant ce que leur faisait ce rôle *à eux*, et quelle influence cela pouvait avoir *sur eux*. Et à partir de là, il leur laissait libre cours pour interpréter. Jean-Pierre Kalfon et Bulle Ogier l'expliquent très bien : « En quoi le rôle que je dois jouer influe-t-il sur ma vie et qu'est-ce que ce rôle provoque en moi ? » Marc'O leur disait : « C'est cela que je veux voir. » Ensuite, les acteurs avaient une liberté totale.

N. C. : J'aimerais aussi aborder la dimension musicale avec vous. Dans *Délire de fuite* (un récit de jeunesse de Marc'O publié par Allia conjointement à *L'Art d'en sortir),* la musique, notamment le jazz, est très présente. Vous vous êtes vous-même intéressé de près à la musique. Au punk, notamment… Et j'avais simplement envie de vous poser la question : êtes-vous un punk ?!

G. B. : Je ne sais pas : ce sont les autres qui peuvent dire ce que je suis. Tout ce qui nous est familier nous est étranger. Vous pouvez penser quelque chose de moi. Mais il m'est difficile de dire publiquement ce que je pense de moi. Cela ne se fait pas, question de convenance…

N. C. : Humm…

G. B. : Ce qui m'intéresse ce n'est pas le punk, le jazz, ou la pop, mais l'Époque où une musique se produit. Comme dans tous les domaines de la création, arrive un moment où ce qui a eu lieu commence à se scléroser, à finir dans la répétition, voire dans une impasse. Et puis d'autres gens arrivent, qui reprennent la critique, la création musicale, esthétique là où elles s'étaient arrêtées, et essaient de trouver de nouveaux éléments de langage créatifs qui mènent plus loin. Car si on peut pousser les murs de son époque – et même aller très loin ! – on ne peut pas être dans l'époque qui va venir après. Et généralement les ruptures musicales, que ce soit le disco, le rap, ne sont pas seulement une invention musicale, mais une création inscrite dans un contexte historique où les prédécesseurs comptent.



Marc'O, Paris, 2018 © Nicolas Comment

Car c'est quand on connaît son passé qu'on peut – peut-être ? – maîtriser son présent. Sans quoi on invente le fil à couper le beurre…

N. C. : C'est très présent dans la musique « pop » ou « rock », par exemple quand Bob Dylan va visiter Woody Guthrie à l'hôpital, ou lorsque les Rolling Stones se rencontrent et se reconnaissent en écoutant des vieux disques de blues.

G. B. : On ne peut pas opérer une rupture nette. Car c'est comme si on s'arrachait un bras. Or, j'ai besoin de mon bras pour FAIRE.

N. C. : On a dit que vous étiez un éditeur de l'Avant-Garde, mais vous l'êtes tout autant de la Mémoire…

G. B. : De la mémoire de l'avant-garde… Mais je suis surtout un éditeur contemporain. Actuel, rivé à mon époque. Et je ne peux lancer ces publications – qu'elles datent de la Renaissance, du Moyen Âge ou de l'extrême contemporain – que dans la mesure où ce que je fais chez Allia rencontre un écho dans les préoccupations d'aujourd'hui, ici et maintenant. Je n'œuvre pas pour « les trésors de la littérature », c'est très beau, mais cela ne m'intéresse pas, je n'ai pas d'énergie à perdre là-dedans. En revanche, exhumer un texte du XVIII^e^ siècle sur l'esclavage moderne et qui trouve un écho dans la tête des gens qui s'interrogent aujourd'hui sur la question, alors oui, je suis partant. C'est pareil pour la musique. Quand je publie le livre de Shapiro *Turn the Beat Around*, sur la musique disco, on a près de 100 pages sur un historique de la ville de New York alors en faillite, les descentes de police dans les boîtes gay au milieu de tout ça, etc. Shapiro raconte comment les choses sont venues. Elles ne tombent pas du ciel !

N. C. : Dans *Lipstick Traces*, que vous avez publié en 1998, Greil Marcus fait le lien entre l'Internationale situationniste et le punk. Entre Johnny Rotten et Guy Debord…

G. B. : Greil Marcus prend des éléments du mouvement Dada, des Sex Pistols, des situationnistes et crée une combinaison de ces trois éléments pour montrer *une histoire secrète du XX^e^ siècle*. Il tricote son fil de cette façon-là… De la même manière, quand je travaille sur Marc'O, je ne suis pas là pour l'exhumer à la Gloire du théâtre, du cinéma, etc. J'ai essayé de transcender, à travers tout ce que j'ai pu apprendre dans cette aventure, un Marc'O vivant ! Je ne suis pas là pour embaumer les gens. Ma vision de *L'Art d'en sortir* c'est que j'ai tricoté à travers tout ce qu'il a fait pour montrer quelque chose qui peut répondre à des préoccupations contemporaines dans quelque domaine que ce soit.

N. C. : Vous êtes-vous senti quelque part « missionné » en tant qu'éditeur ? D'où vous vient cette espèce de certitude qui fait que vous êtes parvenu en quelques décennies de publications à mémoriser et documenter toute l'histoire de l'Internationale lettriste et situationniste ?

G. B. : Cela m'est tombé dessus… J'ai le temps de vieillir pour me poser ces questions : maintenant je suis plutôt dans le mouvement.

N. C. : J'ai remarqué qu'il y avait un lien très intense avec la Belgique chez vous. Avec Louis Scutenaire, les surréalistes belges, vous fréquentiez Bruxelles à une époque ?

G. B. : J'y étais avant-hier… C'est une histoire personnelle, mais je ne suis pas français, je le suis devenu. Je suis ce qu'on appelle « un français de papier ». La langue française n'est pas tout à fait ma langue maternelle.

N. C. : Vous êtes né en Tunisie ?

G. B. : Quand je suis arrivé en France, j'ai rencontré quelques petits problèmes en tant qu'étranger et bien qu'ayant fait ma vie, mon travail, mes créations ici, je n'étais pas tout à fait à ma place. Et j'ai trouvé une espèce de solution bâtarde, un entre-deux : la Belgique, qui a été une sorte de parenthèse entre mon pays d'origine et le pays dans lequel j'ai atterri. J'y ai pas mal de liens… Et cela fait le plus grand bien de sortir de son quotidien, de ce qu'on voit chaque jour sous le bout de son nez, ne serait-ce que de temps en temps, pour voir des gens différents, boire une bière avec quelqu'un d'autre…

N. C. : Vous avez beaucoup publié les surréalistes belges, Paul Nougé…

G. B. : Oui, le premier livre publié par Allia, c'était Louis Scutenaire (*Mes inscriptions*, 1982), j'ai publié les œuvres complètes de Paul Nougé, j'ai publié – à deux reprises, avec Raoul Vaneigem et Piet de Groof – le versant belge du mouvement situationniste… Ce sont des ouvertures, des amitiés, des liens, des passages. Et j'aime bien avoir un pied ailleurs.

N. C. : Vous avez connu le Plan K, à Bruxelles ?

G. B. : Je n'ai pas connu le Plan K, mais j'ai publié un livre où il est question du Plan K, sur Joy Division : *Le reste n'était qu'obscurité* par Jon Savage. Qui parle de la tournée de Joy Division qui a eu lieu en Belgique, à travers ou grâce à une femme qui était secrétaire à l'ambassade de Belgique de Londres.

N. C. : Annik Honoré ? Co-fondatrice du label Les Disques du Crépuscule avec Michel Duval, puis de Factory Benelux ?

G. B. : Oui et lorsqu'il y a eu un grand article sur ce livre dans *Le Vif* [*L'Express* belge], le journaliste a demandé à me photographier devant la façade du Plan K, qui n'est plus le Plan K, mais un centre commercial, banal. Ce lieu serait impensable aujourd'hui : on y croisait Joy Division, William Burroughs dans un immeuble à plusieurs niveaux, mais sans murs devant – c'est-à-dire qu'on pouvait tout à fait tomber de l'autre côté… Mais jamais personne n'a posé une question d'autorisation, d'interdiction, d'assurance, de sécurité. Quand je disais tout à l'heure : « Ils ne se posaient pas de questions, ils faisaient », cela allait jusqu'à des questions comme celles-ci.

N. C. : Croyez-vous aux lieux ? À la puissance des lieux ? Vous êtes-vous rendu par exemple à Cosio di Arroscia[4], à Champot[5] ?

G. B. : Je suis allé à Cosio avec Ralph Rumney et à Champot, pour visiter madame Debord. Parfois ça marche, parfois non. Le plus souvent, c'est « le silence des pierres »…

L'enregistreur que j'avais posé sur une étagère du bureau de Gérard Berréby s'est grippé à cet instant précis. Il me semble pourtant que notre conversation débutait réellement à partir de ce moment… Puis Berréby m'entraîna dans le « cloître » pour faire quelques photos. En le photographiant en train de griller une cigarette sous le grand arbre, je brûlais de lui demander des détails sur Jean-Michel Mension, Gil J. Wolman, Michèle Bernstein, ces membres historiques de l'Internationale lettriste, qu'il avait rencontrés, côtoyés… Cette petite bande protopunk réunie au café Moineau par Guy Debord et photographiée par Ed van der Elsken dans *Love on the Left Bank*. Ces perdants magnifiques pour la plupart devenus cendres et boue (Jean-Louis Brau, Gilles Ivain alias Ivan Chtcheglov…), mais dont certains sont encore debout, tel Serge Berna, l'auteur du « Scandale de Notre-Dame »[6] – évoqué par Marc'O dans *Délire de fuite* – et qui fêtera cette année ses 101 ans !

Mais entre deux déclics, je lui dis seulement : Dans *Délire de fuite* Marc'O ne parle pas du café Moineau…

G. B. : Non, il allait au Dupont-Latin…

N. C. : Il ne parle pas non plus de sa rencontre avec Isou… au Tabou.

G. B. : Non plus…

4 — Village italien où le 28 juillet 1957, Guy Debord, Michèle Bernstein, Ralph Rumney, Giuseppe Pinot-Gallizio, Asger Jorn, Walter Olmo, Piero Simondo (natif du village) et Elena Verrone fondèrent le mouvement Internationale situationniste.

5 — Lieu-dit de Haute-Loire où résida Guy Debord dans une ferme et où il se donna la mort le 30 novembre 1994.

6 — « Le Scandale de Notre-Dame » est un acte anticlérical effectué le 9 avril 1950 (jour de Pâques), durant l'office célébré en la cathédrale Notre-Dame de Paris, par Michel Mourre, Serge Berna, Ghislain Desnoyers de Marbaix, Jean-Louis Brau, Claude-Pierre Matricon et Jean Rullier notamment, appuyés de comparses venus de Saint-Germain-des-Prés, membres les plus radicaux du mouvement avant-gardiste lettriste rassemblé depuis 1946 autour d'Isidore Isou et Gabriel Pomerand.

Je n'osais l'importuner plus longtemps. Le plan du métro parisien brillait déjà dans mon cerveau. Ce grand plan lumineux de Paris qui se trouvait encore dans quelques stations de métro lorsque j'avais découvert la capitale pour la première fois, adolescent, au bras d'une Parisienne que j'avais suivie depuis ma province natale… J'étais justement attendu gare Saint-Lazare pour déjeuner avec un très bon ami, lui aussi *monté* de province ce jour. Me dépêchant de prendre le métro à Saint-Paul pour le retrouver, je suis passé par le passage du Prévôt où, dans l'ornière, j'ai observé le petit filet d'eau qui y coule le matin. Plus de Grand Plan, plus de Plan K, me dis-je… Pourtant, j'étais comme galvanisé, grisé par mon récent échange avec l'éditeur d'Allia. Peut-être s'agissait-il de l'effet du « pouvoir occulte » de Gérard Berréby ? Je me suis enfoncé dans le métro avec mon appareil photo sur la poitrine. Il y avait un moment que je ne l'avais pas sorti. Ces derniers temps, la photographie était même de plus en plus devenue pour moi une *hésitation*. Intime façon de protester contre l'avalanche d'images sur les réseaux ? Toujours est-il que quand les portes du wagon se sont refermées j'avais inopinément en tête, mêlé au fracas de caoutchouc des essieux, l'air de la chanson « La vie s'écoule, la vie s'enfuit » – récemment reprise par le chanteur Renaud – et dont les paroles sont de Raoul Vaneigem…

Gérard Berréby, Paris, 2025 © Nicolas Comment

La vie s'écoule, la vie s'enfuit
Les jours défilent au pas de l'ennui.
Parti des rouges, parti des gris
Nos révolutions sont trahies [...]

Les yeux faits pour l'amour d'aimer.
Sont le reflet d'un monde d'objets
Sans rêve et sans réalité
Aux images nous sommes condamnés.

La vie s'écoule, la vie s'enfuit,
Raoul Vaneigem / Francis Lemonnier (1968).

editions-allia.com